

**Témoignages oraux recueillis  
à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de la fin du conflit en Algérie**

**Témoignage d'Henri Marnet, né le 29 mai 1937**



En uniforme de parachutiste, en 1959



En mai 2022

## Transcription

### *Situation familiale*

**Mon grand-père maternel** était médecin gynécologue, père de 17 enfants, il a été tué en août 1945 en soignant les résistants du maquis de Loches.

**Mon grand-père paternel** était colonel, responsable de la défense passive à Tours, résistant, il a été arrêté et déporté à Buchenwald en 1942. Il est mort en Allemagne en 1944.

**Mon père était médecin**, il a été arrêté deux fois pendant la guerre : arrêté en 1940 par la Wehrmacht et envoyé comme médecin militaire dans un camp. Il a fait croire alors qu'il avait la tuberculose, qui était la grande peur des Allemands dans les camps de prisonniers, et il a été libéré, c'était une sorte d'évasion douce. Il a été arrêté de nouveau ensuite par la Gestapo, avec ma mère, à la suite d'une souricière organisée dans la propriété de mon grand-père. Tous deux ont été libérés au bout de 6 mois.

### *Études*

J'étais en échec scolaire à la suite de mon désintérêt total pour l'enseignement, j'ai fait trois classes de première mais j'ai fini par avoir mon bac et mon bac philo en 1957 et 1958. Je n'avais donc pas de métier avant de partir et comme j'hésitais pour mes études, j'ai fini par résilier mon sursis en septembre 1958.

Ça me paraissait normal alors de faire mon service militaire.

### *Conseil de révision et formation :*

Je suis allé au conseil de révision à Saint-Symphorien (actuellement Tours) on était tous à poils devant le conseil municipal, c'est-à-dire des élus, dont deux femmes, à qui ça devait aussi faire bizarre de se retrouver devant les appelés nus, et un médecin militaire.

Je n'ai pas fait les trois jours.

J'ai été appelé au 35<sup>e</sup> RA parachutiste à Tarbes en novembre 1958. Mais comme j'étais titulaire du bac, j'ai été envoyé dans un autre régiment pour préparer les EOR. On était douze appelés à les préparer, mais aucun d'entre nous n'a été reçu en raison de la médiocrité de la préparation. Nous étions dans un RA de marine (c'est l'artillerie coloniale) à Castres pendant 4 mois. J'ai découvert alors la chambrée de 40, avec 5 Européens et 35 Maghrébins. C'était un endroit sale, il y avait des rats qui couraient sur les lits, on a tué 40 ou 50 rats en trois semaines. J'y ai aussi connu les brimades comme nettoyer les toilettes à la lame de rasoir ou les parquets avec des culs de bouteilles. C'était un choc pour moi qui étais issu d'un milieu favorisé.

Je suis devenu brigadier dans l'artillerie, c'est l'équivalent du grade de caporal et j'ai fait mon retour au 35<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie Parachutiste.

J'ai été alors intégré dans un peloton de sous-officiers pendant 2 mois, j'ai obtenu le grade de maréchal des logis et je me suis porté volontaire pour être breveté parachutiste. J'ai donc été envoyé en stage de para à Pau pendant 1 mois.

Donc, en tout, j'ai eu sept mois de formation.

J'étais inscrit sur la liste de départ en AFN mais au dernier moment j'ai été envoyé au camp de Ger, dans les Pyrénées, j'ai remplacé le vaguemestre du camp pendant 9 mois. Je faisais essentiellement la distribution et l'envoi du courrier, c'était à la campagne, ça n'est pas un si mauvais souvenir. J'étais aussi chargé de surveiller le courrier de certains appelés algériens à destination de l'Algérie : les courriers étaient ouverts à la vapeur et lus par un officier avant d'être remis ou envoyés.

Je me rappelle avoir découvert les locaux du BMC (Bordel Militaire de Campagne) au-dessus du cabinet du vaguemestre. C'était sordide. (*la loi Marthe Richard (1946) ne s'appliquait pas hors métropole et les BMC d'anciens théâtres d'opérations extérieures continuaient de fonctionner même après rapatriement en métropole*).

### Départ en Algérie

Je ne suis donc parti en Algérie que 16 mois après l'appel, en 1960, le service militaire était alors de 28 mois. J'ai fait le voyage en train jusqu'à Marseille, puis j'ai passé deux jours au camp de Sainte-Marthe dans de mauvaises conditions : c'était sale, les soldats n'avaient pas le moral, et la gestion par les sous-officiers était honteuse. J'ai embarqué et suis arrivé après une journée de bateau à Philippeville, ville ordinaire, découverte sous la pluie donc loin des clichés, puis à Gastonville, à 30km de Philippeville sur la route de Constantine.



Cliché Henri Marnet

## Le conflit et la vie quotidienne

### *Affectation :*

Au 35<sup>e</sup> RALP [Régiment d'Artillerie légère parachutiste], je n'ai pas eu l'accord nécessaire pour aller dans une batterie opérationnelle malgré ma volonté. J'ai donc été affecté à la base arrière du régiment et non en unité opérationnelle. J'étais responsable des services aériens : il fallait enregistrer et prévoir les sauts d'entretien des parachutistes qui devaient en faire 6 par an pour toucher la « solde à l'air ».

J'ai passé une année au bureau, il y avait deux sous-officiers appelés et trois adjudants-chefs bedonnants à la recherche d'un poste tranquille.

Je n'ai reçu aucune formation supplémentaire sur place, il n'y avait pas d'Algériens, pas de supplétifs donc, dans l'unité.

Il n'y avait pas de tradition à part les chants paras.

### *Rapports avec la population*

Le camp était constitué d'une dizaine de tentes marabouts installées sur une place, entourées de mechtas [maisons] d'une très grande pauvreté mais malgré cet emplacement, on n'avait aucun contact avec la population. Il y avait trois cafés dans la grande rue, dans laquelle on apercevait seulement des enfants dépenaillés. Ordre avait été donné de ne pas entrer en contact avec la population locale.



Cliché Henri Marnet

Il n'y a donc pas eu de contact, ni racisme, ni relations amicales.

Le camp était entouré d'arbres dans lesquels il y avait des nids de cigogne, j'y ai développé alors une haine des cigognes, nombreuses à piailler dans les arbres dès 4h du matin !

*Organisation de la base arrière :*

Au camp, il y avait un capitaine, 3 adjudants-chefs, 3 sous-officiers appelés, des hommes de corvée, en gros, 40 à 45 personnes. Le camp était la base arrière du régiment : c'était une zone de repos des unités pour 15 jours ou trois semaines, avec une cuisine, un magasin d'habillement et un bureau de gestion du personnel.

Le ravitaillement se faisait par camions GMC à Constantine ou Philippeville. Il y avait 4 batteries par régiment soit environ 600 hommes.

La brutalité avait été exclue du régiment, le colonel avait signifié son intolérance à ce genre de manifestation : je n'ai jamais été témoin d'une manifestation de violence même s'il y en a probablement eu. Les prisonniers des unités du secteur n'ont jamais été interrogés dans le régiment mais renvoyés vers les O.R. (*officiers de renseignement qui conduisent les interrogatoires*). Les appelés comme moi n'ont pas entendu de parler de cette violence, des tortures, je les ai découvertes en travaillant sur le conflit bien longtemps après.

*Perception de l'adversaire :*

Pour moi, l'Algérien était bien perçu comme adversaire, j'aurais tiré si nécessaire, sans aucun état d'âme.

Je n'ai reçu aucune formation à la contre-guérilla, ce sont les officiers qui ont été formés au camp Jeanne d'Arc (Philippeville) pour aller ensuite dans les SAS (Section Administrative Spécialisée).

*Connaissance du conflit et du rôle de l'armée :*

J'ai passé douze mois au milieu de la population algérienne sans avoir aucune idée de ce qui se passait en Algérie. Comme appelés, on n'avait pas d'informations : on recevait le journal militaire « Le bled » qui ne donnait pas beaucoup d'infos militaires d'où l'importance de la radio qu'on écoutait et qu'on pouvait acquérir à bon prix. C'est par la radio que l'appel de De Gaulle au moment du putsch a été entendu.

Je n'ai pas vu d'école ni même le moindre effort de scolarisation. Il y avait 1500 personnes dans le bled et je n'ai jamais entendu parler non plus de l'AMG. (Assistance médicale Gratuite)

*Vie militaire au quotidien :*

Il y avait un officier dans la base. Tous les sous-officiers de carrière avaient fait l'Indochine, et ils trouvaient que l'Algérie était une « guéguerre » pour eux. Au mess, ils ne parlaient pas des « fell's » mais des « viets » pour désigner l'adversaire.

Pour les autres, l'ennemi – ou celui dont on pensait qu'il combattait – était désigné comme fell. On parlait aussi de bougnouls ou de rats pour la population.

*Loisirs :*

Le seul espace de « loisirs », c'était le foyer du camp, où on buvait une bière le soir. La guerre a fait la fortune de Kronenbourg, des caisses étaient larguées lors des opérations. Ça a accru le sentiment que je perdais mon temps : il n'y avait pas de livres, pas de jeux, pas de distractions. En un an, je n'ai passé qu'une journée à Constantine et une à Philippeville.

Le courrier était important, on avait la franchise postale et j'écrivais une lettre tous les deux jours à mes parents pour les rassurer, elle arrivait en 48h à Tours et réciproquement.

*Journée type :*

Je me levais à 6 heures et je travaillais au bureau jusqu'à onze heures trente, puis c'était l'heure du déjeuner. Ensuite, c'était sieste obligatoire en début d'après-midi jusque vers 14h30 à cause de la chaleur. On avait quartier libre à partir de 18 heures. La nourriture était correcte.



Cliché Henri Marnet

*Permissions :*

Je n'ai pas eu de perm, j'ai fait 28 mois de service avec permission libérable : c'est-à-dire un mois à la fin (donc au total, j'ai passé 29 mois sous les drapeaux). Je n'ai pas fait de demande de permission sur place parce que ça signifiait se retrouver seul dans une ville, sans sécurité, puisqu'on était obligatoirement en uniforme.

## Au combat

### *Les missions :*

Je n'ai pas de souvenirs de combat puisque je n'étais pas dans une unité opérationnelle mais toutes les nuits, on organisait des « embuscades » par équipes constituées d'un caporal, d'un maréchal des logis et de 6 ou 7 hommes. On allait à quelques km du camp, de 22 h à 4 h du matin, on se mettait dans un fossé, près d'une orangerie pour surveiller les mouvements surtout au moment des moissons. C'était tellement long qu'on avait des sortes d'hallucinations : on croyait voir des gens mais il n'y avait pas de mouvement ni personne en fait. Ces embuscades étaient toujours conduites par les sous-officiers appelés mais jamais par les sous-officiers de carrière.

J'ai fait plusieurs dizaines de sorties de nuit, et j'ai eu très peur à chaque fois : c'était toujours dans des lieux éloignés des secours et je pense qu'on était toujours déjà repérés quand on sortait, ne serait-ce qu'à cause des chiens qui aboyaient, du coup, dans certains secteurs, on tuait les chiens.

### *Camarades tués :*

Il y a eu deux morts au camp, deux soldats tués accidentellement, dont les obsèques ont eu lieu à l'hôpital de Constantine où j'ai participé à un piquet d'honneur.

Sur place, je n'ai pas entendu parler des DOP [dispositif opérationnel de protection].

J'ai été confronté deux fois au FLN, jamais à l'OAS.



Cliché Henri Marnet

*Baptême du feu :*

Je n'ai pas eu de baptême du feu mais j'ai ouvert le feu une fois en direction de quelques fellas mais visiblement sans toucher un seul homme. En tant que sous-officier, je disposais comme armes d'un fusil mitrailleur et d'un revolver, et je savais m'en servir puisque j'étais chasseur. J'étais d'ailleurs volontaire pour accompagner les colons dans les battues aux sangliers qui ravageaient les cultures et que les musulmans ne chassaient pas. Les colons et les soldats mangeaient, eux, la viande et on élevait même des marcassins dans le camp. On avait un grand amour des animaux au camp et on a apprivoisé de nombreux animaux : des marcassins, des fennecs et mêmes des tortues.

Comme je l'ai dit, on n'avait pas de relation avec les civils maghrébins. Mais je me rappelle les mauvaises relations qu'on avait avec les colons : les soldats étaient souvent appelés quand une ferme était attaquée, on y allait en halftrack [véhicule semi-chenillé] et les colons considéraient que l'armée était à leur service. On ne voyait que les colons, jamais d'employés des fermes et ils n'étaient pas aimables, ils nous refusaient de l'eau par exemple.

*Autres activités :*

On devait assurer des patrouilles dans les villes de garnison, avec deux jeeps la nuit. J'ai fait une quinzaine de patrouilles dans Philippeville, on était tenus de passer devant toutes les maisons closes (réservées à la légion par exemple). Je suis resté marqué par ces bordels où régnait une misère épouvantable avec l'aval des autorités.

On devait aussi faire l'ouverture de la route tous les matins pour les convois de ravitaillement des villes vers le camp.

**Événements marquants et fin du service**

En janvier 1961, au moment de l'organisation du référendum sur l'autodétermination, on a eu pour mission de faire voter tout le monde alors que le FLN l'avait interdit. On a donc « raflé » les populations dans les villages pour les amener au bureau de vote. Les populations locales ont ainsi été dédouanées d'avoir voté puisque la « force » avait été utilisée. La question n'était pas celle de l'orientation du vote en lui-même, cela importait peu qu'ils votent pour ou contre mais il fallait s'assurer de la participation.

*Fin du service :*

On a fêté en décembre 1960 le Père cent (100 jours avant la fin du service militaire), entre appelés puisqu'il n'y avait ni rappelés ni maintenus.

*Évolution du rôle de l'armée pendant le conflit :* j'avais le sentiment que la guerre était gagnée sur le plan militaire et une fois les opérations achevées, que l'issue du conflit se trouverait seulement dans la négociation.

Je suis parti d'Algérie en mars 61 donc après un an sur place.



## Retour en France

*Retour à la vie civile :* Je me souviens de difficultés avec la gendarmerie à mon retour : j'étais parti d'Algérie avec un paquetage réduit qui devait être rendu à la gendarmerie à l'issue du service, donc après le mois de perm, j'ai juste voulu conserver mon béret rouge et j'ai refusé de le rendre malgré les menaces du gendarme. Mais je ne l'ai jamais remis !

La seule chose que j'ai ramenée, c'est une rose des sables.

Je n'ai pas eu de séquelles de mon service et je n'ai pas eu non plus le sens du devoir accompli au retour, j'avais fait mon service militaire et c'est tout.

### *Bilan :*

J'ai perdu deux ans et demi de ma vie pour qu'on en arrive à l'indépendance, les anciens ou ceux qui y avaient passé le plus de temps ont probablement eu le même sentiment de perte de temps. Mais j'avais une solde plus importante pour les ADL (appelés ayant effectué des mois de service militaire après la durée légale) que celle que touchaient les PDL (pendant la durée légale) : ces 4 mois supplémentaires m'ont permis d'acheter une voiture. Je me rappelle un immense sentiment d'ennui et de la forte consommation d'alcool que ça entraînait chez certains soldats.

Le seul intérêt, c'est que j'ai gardé un avantage induit du conflit : la retraite d'ancien combattant, avec le statut d'AC acquis en 1972-73. Cette retraite plus la cotisation volontaire à une retraite complémentaire représente une somme d'environ 3 000 Euros par an.

### *Accueil de la famille :*

Je n'ai pas repris mes études au retour, un poste m'attendait 15 jours après le service, grâce à un ami de la famille, dans la distribution de bières et de boissons gazeuses. Je suis devenu chef de produit puis cinq ans après, PDG de l'entreprise. Dix ans plus tard, l'entreprise a été vendue par ses actionnaires, je me suis retrouvé sans poste, au chômage mais sans aucune indemnité. Le poste de PDG n'ouvrant pas de droits au chômage.

### *Conséquences du conflit dans la vie professionnelle :*

Mon passage dans l'armée a quand même eu une influence sur ma vie professionnelle, ça m'a permis de prendre conscience des difficultés de classe, des difficultés économiques ou intellectuelles que j'avais pu observer et que je ne connaissais pas avant. J'ai passé le concours d'entrée à l'école « d'éducatrices spécialisées », qui s'appelait alors comme ça et dans laquelle l'ouverture à la mixité était difficile : nous n'étions que deux étudiants pour quatre-vingts étudiantes ! J'ai financé mes études grâce à une bourse de conversion professionnelle. Mon épouse, que j'ai rencontrée après la guerre, suivait un cursus parallèle, passant de monitrice-éducatrice à éducatrice spécialisée. Nous avons alors trois enfants et nous étions étudiants.

Après le diplôme, j'ai rejoint le Conseil Général comme éducateur de prévention et assez vite, je suis devenu conseiller technique à la DDAS, puis chargé de mission RMI auprès du préfet. J'ai ensuite fini ma carrière au Conseil Général. Parallèlement, j'ai entamé un cursus universitaire, j'ai donc fini par faire des études, 15 ans après les avoir refusées. J'ai passé un diplôme supérieur de travail social et une maîtrise universitaire.

Il n'y a pas eu de lien direct entre ce que j'avais vécu et mon activité professionnelle, en dehors de la perception des difficultés de certaines populations. J'ai eu peu de contacts avec des immigrés ou descendants d'immigrés dans ma pratique d'éducateur mais j'ai le souvenir dérangeant d'une rencontre avec un harki qui m'avait fièrement montré un collier d'oreilles qu'il avait conservé.

*Communication de l'expérience avec les proches :*

Je n'ai pas eu de discussions avec ma famille sur l'Algérie, jamais. On ne m'a rien demandé, je n'ai rien dit. Mon père ne m'a jamais demandé ce que j'avais fait ou vécu. Mais il n'a jamais raconté non plus ce qu'il avait vécu pendant la Seconde guerre mondiale et les archives familiales concernant mon grand-père paternel ont disparu. Sur la mémoire, il y a « une omerta familiale ».

J'ai été le seul appelé dans ma fratrie composée de 5 sœurs et d'un frère, qui a été réformé en 1967.

Ça a été le même silence tant avec mes propres enfants qu'avec mon épouse : ils n'ont rien demandé et je n'ai rien dit, ni écrit.

**La vie combattante et la mémoire de la guerre**

Je n'ai pas conservé de relations avec d'autres soldats, pour moi, le statut d'AC n'a d'intérêt que matériel. Je n'ai jamais accordé non plus aucune importance aux décorations : j'en ai eu quatre, celles que tous ceux qui avaient été en Algérie ont eu (médaille commémorative, croix du combattant...) mais je ne les jamais achetées et donc portées. Ma seule participation aux activités des AC, c'est à Vernou, nous sommes trois et c'est surtout l'occasion de manger ensemble 2 fois par an !

*Habitudes conservées :*

Au retour, j'ai eu longtemps de grandes difficultés à marcher seul dans une rue sans avoir l'impression d'être suivi, j'avais peur de l'attentat.

*Intérêt pour la guerre d'Algérie :*

Mon intérêt pour la guerre date de 2000, environ, au moment où j'ai pris ma retraite. J'ai entamé un travail de recherche sur mon grand-père que je suis le dernier à avoir vu vivant en septembre 1943. J'avais alors 6 ans. Je suis allé le voir à la prison à Tours, j'y allais avec une bouteille pour soudoyer le gardien et je lui transmettais des messages que je cachais dans mon gant.

J'ai voulu écrire un document pour retracer sa vie, et j'ai eu de grandes difficultés à collecter des informations mais j'ai fini par réussir à écrire son histoire. Ça a éveillé mon intérêt pour l'histoire et les archives et ensuite je me suis intéressé à la guerre d'Algérie et je possède plus d'une centaine de livres sur ce thème.

Quant à la mémoire de la guerre, je mesure qu'il y a eu des guerres d'Algérie différentes selon les vécus et non une guerre unique

Mais je ne pense pas que ces recherches intéresseront mes enfants ou mes petits-enfants, peut-être y a-t-il un lien avec le fait que ça ne me semble pas avoir une grande place dans l'enseignement.

*Pertinence de la guerre :*

Avec le recul, j'ai le sentiment que l'indépendance semblait dans l'ordre des choses, toutes les révoltes anticoloniales ont fini par réussir.

Je ne suis jamais retourné en Algérie, je n'en ai jamais eu envie.

**Pour conclure**

60 ans après la fin de mes obligations militaires, il m'est toujours difficile d'avoir une opinion tranchée sur cette période de ma vie.

Le temps des « classes » particulièrement long dans mon cas (7mois), en raison de mon affectation aux différents pelotons et au stage de parachutiste m'a laissé un très mauvais souvenir en raison des brimades endurées, des injures fréquentes et d'un « bourrage de crâne » quasi permanent. Adossée à des exercices physiques épuisants, cette stratégie était destinée à nous persuader que nous étions les meilleurs. Je pense que presque tous ont adhéré à ce postulat et aujourd'hui, je crois que je n'étais pas loin de faire partie du lot.

En revanche, la seconde partie de mon service m'apparaît positive. En effet, libéré de l'entraînement physique particulièrement pénible, de l'émulation liée aux différents examens et de la présence de sous-officiers parfois peu amènes, j'ai pu m'insérer facilement dans le cadre militaire. Issu d'un milieu très privilégié et n'ayant vécu que dans celui-ci, j'ai découvert un monde très différent.

Je pense pouvoir dire que c'est cette période qui m'a permis, 10 ans plus tard, de réorienter ma vie professionnelle vers le secteur social dans lequel j'ai travaillé jusqu'à ma retraite.